

L'HOMME QUI A

RENCONTRÉ

SATAN



LE NOUVEL OBSERVATEUR. — Vous avez appelé votre dernier disque : « la Violence et l'Ennui ». C'est un beau titre...

LEO FERRE. — Un titre actuel, surtout l'époque est lamentable, grise, flasque, moite. Les gens se laissent trop avoir. Tout ce qu'ils veulent leur faire avaler, ils l'avalent; on le mène par le bout du nez. Ils ne sont pourtant pas bêtes; mais on leur martèle tant de slogans qu'ils finissent par en être imprégnés. Exemple, une publicité leur dit : « Vous choisissez vos meubles sérieusement et vous le payez tranquillement. » Tranquillement! Vous vous rendez compte. Alors qu'ils n'ont pas un rond. On vient d'augmenter l'essence de quatre centimes par litre. Moi, je peux payer ça ne me gêne pas. Eux, si. Et ils vont être obligés d'abandonner leur voiture, cette voiture qui leur donne un peu l'impression de la liberté. Alors, je rêve qu'ils réagissent, qu'ils fassent savoir à ceux qui dirigent qu'ils ne sont pas contents. Imaginez : tous les Français descendent dans la rue et y restent sans bouger, les bras croisés, pendant dix minutes. Ce n'est pas grave, ça; ils disent simplement : on va respirer un coup. Eh bien! Aucun gouvernement ne tiendrait devant une telle manifestation.

N. O. — Vous aviez atteint une sorte de sérénité. Vous êtes redevenu plus violent, plus agressif, plus inquiet aussi. Vous lancez des formules comme « Article 1 : j'ai peur; article 2 : j'ai peur; article 3 : j'ai peur; article 4 : où sont les toilettes? »

L. FERRE. — Vous n'avez pas peur, vous? Je connais aujourd'hui une sorte de désespérance. Le progrès technique, il existe, on ne peut le nier. Prenez un truc de la taille de votre briquet. Dans dix ans, avec un truc comme ça, de l'avion qui vous mène à Los Angeles, vous pourrez communiquer avec votre femme restée à Paris. Un moyen d'accroître votre liberté, non? Pas du tout, on vous l'interdira, on ne vous laissera pas l'utiliser. Et le progrès technique ne servira qu'à mieux vous coincer, à mieux vous mettre en fiches. Certains soirs, quand je me promène dans la rue, j'ai envie de crier : « Vive l'anarchie! » Je n'ose pas en général. Je n'aime pas me faire remarquer. Mais l'autre nuit, je n'ai pas pu tenir, je l'ai gueulé à tue-tête, gueulé comme un âne.

N. O. — C'est un retour. Le thème de l'anarchie, vous l'aviez un peu abandonné?

L. FERRE. — Hé oui! Il me gênait. Les gens me prenaient pour un drapeau, pour un porte-parole... Or je suis un type privilégié. Ça a été long, dur, d'en arriver où je suis, et je ne sais si j'aurais le courage de recommencer... Mais enfin, j'y suis : un artiste qui vit de son art, qui vit où il veut, qui vit comme il l'entend, sans dépendre de personne, c'est un privilégié qui n'a pas le droit de parler pour les autres. Mais j'ai fini par me dire : les gens qui viennent t'écouter, ils n'ont pas la tribune, ils n'ont pas le micro, ils n'ont pas le style qui leur permettraient de s'exprimer. Fais-le à leur place. Il le faut et tu le peux. C'est que l'anarchie, je l'ai découverte tôt. J'avais quatorze ans, je me suis plongé dans le petit dictionnaire Larousse — il était rose, à l'époque — et au mot Anarchie, j'ai lu : « Négation de toute autorité, d'où qu'elle vienne. » Moralement, j'étais à genoux. C'est donc ça, l'anarchie! Bravo! Je suis anarchiste! Mais le Poi

caché. Parce que, à la maison, l'autorité, elle existait. Et comment ! Allez voir les nouveaux Larousse. Selon eux, l'anarchie, maintenant, c'est le bordel.

N. O. — On vous traite d'anar de luxe...

L. FERRE. — Je suis un homme public. Tout ce que je fais, que je le veuille ou non, ça me rapporte. Un type m'a dit un jour : « Tu gagnes ta vie avec tes idées. » Et alors ! Ça vaut mieux que de la gagner avec les idées des autres. Si je chantais des conneries, je pourrais avoir une voiture somptueuse, personne ne râlerait. Mais comme j'essaie de toucher les gens, on veut que je sois le Christ. Moi, mar-

UN ENTRETIEN AVEC LEO FERRE

Un nouveau disque de Léo Ferré, c'est toujours un événement. Et une tournée de Léo Ferré, c'est souvent quelques petites émeutes. Cette semaine, pour son retour, il attaque sur tous les fronts. Il a répondu aux questions de Lucien Rioux

cher sur les eaux ! J'essaie, je n'y parviens pas.

Mon luxe, c'est un hôtel confortable quand je suis en tournée, c'est une Citroën. Un titre m'a choqué après la mort de John Lennon : « Il laisse une fortune fabuleuse. » On s'en fout, de sa fortune. Qui peut parler de fortune alors qu'un seul jour de dépenses militaires dépasse fantastiquement le montant de toute fortune ? On vient de juger trois gradés qui ont fait mourir trois jeunes soldats... Des peines de principe, on va les libérer bientôt. N'empêche que les trois petits gars sont morts.

J'étais militaire à Montpellier en 1939, on couchait dans la paille. Le vendredi, je prenais le train pour Monaco et je rentrais le dimanche. Deux nuits de train, mais une nuit pendant laquelle je dormais dans des draps, bordé par ma mère. Un vendredi, un petit lieutenant est arrivé, avec des gants blancs aux mains. Il m'a fait ouvrir mon fusil, a passé son gant dessus. Une trace. « Vous ne partirez

pas cette semaine », m'a-t-il dit. Alors la haine a monté en moi. Pourquoi ne tue-t-on pas ? Parce qu'on a peur, qu'il y a les gendarmes. Mais il est des personnages qu'il faudrait supprimer. Facile !

N. O. — A vos débuts, dans les petits cabarets de la rive gauche, le contact avec le public était immédiat ?

L. FERRE. — Et difficile. Les gens étaient là tout près, on les voyait, on les entendait. Je passais dans une boîte rue du Pré-aux-Cleres. Un soir, un type me tournait carrément le dos. Je lui tape sur l'épaule : « Je ne vous dérange pas, au moins ? — Non, dit-il, pas du tout. » Ce type, c'était Guillaume Hanoteau.

N. O. — Vous avez connu d'autres difficultés dans les années soixante-dix, notamment durant votre tournée avec le groupe pop Zoo...

L. FERRE. — Avec les Zoo et sans les Zoo ; les Zoo n'y étaient pour rien, d'ailleurs. Une sorte d'hostilité montait envers moi. On me disait : « Ferré, on ne t'a pas beaucoup vu sur les barricades » ; je répondais : « Mes barricades, cela fait vingt ans que je les construis. » Un soir, je passe à Lille avec un pianiste. Atmosphère houleuse : il y avait eu des émeutes dans la journée. On me montre un article qui est un véritable appel au meurtre contre moi, un article signé de ce type qui se faisait passer pour gauchiste, Jean-Edern Hallier. Je le connaissais, je l'avais vu souvent traîner dans les loges. Près du théâtre, les flics ! Je n'aime pas les flics près d'une salle où je chante. Pour le public, c'est comme si je devenais flic moi-même. Bagarres : cinquante types se précipitent dans la salle, se mettent à hurler. Je chante, on m'entend à peine. Puis, tout à coup, tombent sur la scène des tire-fond, des gros trucs de métal qui servent à fixer les rails sur les traverses. De quoi boussiller quelqu'un. Je me suis arrêté de chanter et j'ai hurlé : « Je ne vous vois pas. Vous pouvez aussi me descendre. »

Cela a duré quelques jours comme ça. A Marseille, où je passais avec les Zoo, des types sont venus me cracher dessus, cracher sur mon pantalon. J'ai continué de chanter. C'est long, deux heures de spectacle quand on vous crache dessus. Aujourd'hui, mes passages sur scène sont bien plus aisés. Le silence m'accueille.

N. O. — Vous aimez le silence...

L. FERRE. — Bien sûr. Et je regrette que certains chanteurs de talent — Higelin, Lavilliers — se laissent écraser par leurs machines à watts. J'ai dit un jour à Lavilliers : « Tu joues bien de la guitare. Sers-t'en. On comprendra mieux ce que tu veux dire. » Mais non, ils préférèrent le « tchack tchack », ça fait plus moderne. Il n'est pas donné à tous d'égaliser les Beatles ou les Pink Floyd...

N. O. — Vous aviez, il y a cinq ans, réalisé un rêve d'enfant : conduire un orchestre symphonique ; et puis vous semblez avoir abandonné...

L. FERRE. — Moi ? Pas du tout ! Je recommence ce soir, demain, quand vous voulez. Au Palais des Congrès, c'était fantastique... Mais risqué. Si je ne bourrais pas la salle, compte tenu des frais, mon producteur y laissait sa chemise. Ça a marché. Tant mieux... Vous savez, la musique que l'on aide, que l'on subventionne, celle que l'on veut contemporaine, personne ne l'entend. Un pianiste qui se dit « transcendant » a déclaré : « La musique est

faite pour être lue et non pour être écoutée. » Cette musique-là, le pouvoir la soutient. Mais « contemporain », qu'est-ce que ça veut dire ? De son temps, Bach était un contemporain.

Bon, d'accord ! Il y a de grands orchestres qui vivent de subventions de la radio, des villes ou des départements. Mais ceux-là sont la chasse gardée des chefs qui veillent jalousement sur eux. Pas question de les laisser piloter par un autre, surtout quand il est marqué par la tare...

N. O. — ... d'être un artiste de variétés.

L. FERRE. — Exactement ! Chancel m'a proposé un jour de faire « le Grand échiquier ». J'ai dit : « Sur tout échiquier il y a un fou, laisse-moi être ce fou. J'inviterai qui je veux, sans que tu le saches avant l'émission. A toi je ne demande qu'une chose. Amène-moi l'Orchestre national. » Ça s'est arrêté là. Bref, je recommencerais bien ; mais m'offrir un orchestre, ce n'est pas simple. Je n'en ai pas les moyens.

N. O. — Vous vivez en Italie. Vous y êtes allé pour fuir le fisc, dit-on...

L. FERRE. — Non. Pour des raisons purement privées. J'y paie plus d'impôts qu'en France ; plus d'impôts que les Italiens, d'ailleurs. Parce que tous les Italiens trichent et que moi je ne peux pas tricher. Je reste en Italie parce que je m'y sens bien.

N. O. — Malgré la violence et les Brigades rouges ?

L. FERRE. — Cette violence est moins présente qu'on ne le dit. Il y a des règlements de compte entre les Brigades et la Démocratie-chrétienne ; mais il ne s'agit que de remous de surface. Les Italiens sont un peuple sage et trouvent le moyen de s'en tirer dans cette sorte de désordre généralisé qui n'est pas l'anarchie. Un type, mort aujourd'hui et dont je ne partageais pas les idées, Alexandre Sanguinetti, a dit des choses justes dans une interview à votre journal : « Avec un passé pareil, l'Italie peut tout se permettre. » Les Italiens n'ont pas le sentiment de leur passé ; mais, biologiquement, le passé les imprègne.

N. O. — L'Italie vous rend optimiste, apparemment ; et pourtant, vos chansons sont plus graves. L'humour y est plus rare...

L. FERRE. — C'était un humour de chansonnier, trop lié à l'actualité.

N. O. — Plus rares aussi les chansons que l'on fredonne en se rasant : « Jolie Môme », par exemple.

L. FERRE. — Peut-être est-ce l'époque qui veut ça. De toute façon, ces chansons, « Jolie Môme » ou « Paris-Canaille », je n'ai jamais vraiment su bien les chanter.

N. O. — Vous continuez à ridiculiser « les cons qui votent ». Cette fois, Coluche se présente. Qu'en pensez-vous ?

L. FERRE. — J'ai envie de lui téléphoner pour lui dire de prendre garde à lui. On va tout faire pour le barrer. Il y a eu un éditorial de Jean Daniel qui expliquait bien cette candidature dont tous les hommes politiques ont peur. Parce qu'elle les ridiculise, parce qu'elle peut ouvrir les yeux du public sur la farce électorale. Je ne suis pas sûr... mais j'ai l'impression que la mort du copain-régisseur de Coluche est liée à cette candidature. Pauvre Coluche, on lui en prépare des pièges !

N. O. — Coluche ne risque-t-il pas de se prendre au jeu, de se dire : on vote pour moi, donc je suis plus qu'un amuseur ?

L. FERRE. — Je ne peux répondre, je ne suis pas dans sa peau. Mais je pourrais m'imaginer à sa place. J'ai pensé, moi aussi, à me présenter. Si je l'avais fait, j'aurais abandonné toute activité professionnelle. Depuis longtemps j'attends que quelqu'un vienne dire aux élec-

teurs des choses simples. En 1969, j'ai eu un espoir avec Krivine. Mais non. Krivine parlait comme les autres. Il faudrait y aller avec le cœur, expliquer comment fonctionnent les mécanismes, comment et pourquoi on nous trompe, on nous possède. Dire, par exemple, en supprimant la moitié du budget de la Défense on pourrait offrir une pension à tous les jeunes de dix-huit à vingt et un ans. Et terminer en conseillant : « Ne votez pas pour moi mais ne votez pas non plus pour les autres ! »

N. O. — Au moment où les armes se multiplient, où la paix paraît menacée, la suppression du budget militaire en France est-elle la solution ?

L. FERRE. — Je n'ai pas dit le budget, la moitié seulement. Quelque chose se prépare, je le sens venir... Quand j'en parle, les gens rient ; ils ont tort. Un type va arriver, l'ange noir, et il va arrêter tous les hommes dans les gestes qu'ils ont contre les autres hommes. Un type dans la rue veut agresser quelqu'un, un type veut torturer, le tireur du char soviétique ou le pilote de l'avion de guerre, tous vont être arrêtés : trois minutes d'abord ; et s'ils reprennent leur jeu, trois heures, puis trois semaines. A ce rythme, on se débarrassera vite de M. Videla, de M. Pinochet ou de M. Brejnev. Fini, le ministère de la Guerre ! Terminées, les armes ! Cela, il existe un mec capable de le faire.

N. O. — Qui ?

L. FERRE. — Un mec. Je le connais. Quand je dis que je connais Satan, les gens rigolent. Il vit près des Champs-Élysées, rue Washington. Je ne vous dirai pas où exactement. Je vais le voir de temps en temps. Il porte un borsalino. André Breton n'avait parlé de ce type, qui, disait-il, possède la couronne de Charlemagne. Il m'y avait conduit un jour mais nous n'avions pu le voir. J'y suis retourné. J'ai sonné. Un type m'a ouvert. Je ne l'avais jamais vu, il m'a dit : « Bonjour, Léo. » Il m'a mené dans une salle immense avec un mur couvert de mini-téléviseurs. « Assieds-toi là », m'a-t-il dit. Et il m'a projeté l'image d'un mini-téléviseur sur un grand écran. L'autoroute, une bagnole qui fonce. Tchack ! L'accident. Mortel. « Je ne pouvais rien faire, a-t-il dit. Ma seule concurrence, c'est la mort. » J'écrirai ça un jour : « Satan et la mort » Vous ne me croyez pas ? Le jour où cela arrivera, vous direz : « Tiens, Léo, à l'hôtel d'Orly, il me l'avait annoncé. » Ça vous étonne ?

N. O. — Je suis désorienté. On verra. Je reviens à vous. Comment prenez-vous votre âge ?

L. FERRE. — Bien ! J'ai trois ans, dix-huit ans, mille ans. Si j'avais vraiment mon âge, je ne pourrais pas faire ce que je fais. Je n'y pense pas trop. Je ne voudrais pas devenir un paquet que l'on traîne. J'en parle parfois à Marie : « Si je deviens un vieux con... » Et je m'arrête : si je deviens un vieux con, je ne m'en rendrai pas compte. C'est la seule chose qui m'inquiète vraiment.

N. O. — Vous avez pris une belle gueule en vieillissant.

L. FERRE. — On me le dit. Quand j'étais jeune, je portais des lunettes — myopie — et j'étais laid avec. Pas une fille ne s'intéressait à moi et personne ne m'a dit de retirer mes lunettes. Soldat, je m'étais laissé pousser la moustache dans l'espoir vain de ressembler à Douglas Fairbanks junior. Puis j'ai vieilli, l'âge arrange parfois les défauts : Montand a pris une gueule fantastique ; on s'est rendu compte que Moustaki était beau et gentil. Quant à moi, on m'admet. Tant mieux.